

—Prenez-vous-en, lui dis-je en lui montrant sa fille, à la petite fée que voilà. Elle m'a si bien captivée, que j'ai vraiment oublié l'heure.

—Je vais en être jaloux alors, répliqua-t-il, tandis qu'il caressait le joli visage animé qui se tournait vers lui. Cependant je dois vous remercier, car il me semble que la promenade et le plaisir lui ont fait grand bien. Voyez quelles belles couleurs !

Il faudra me la confier souvent, répondis-je. Voulez-vous Berthe ?

—Vous ne savez pas ce que je voudrais, répondit-elle, je voudrais que vous soyez ma sœur.

—Une bien grande sœur, par exemple. Savez-vous, chère petite Berthe, que je pourrais plutôt être votre mère, dis-je un peu étourdiment.

M. de Renzais était devenu excessivement pâle, et moi, par contre, fort rouge, je crois, dans la confusion de ma maladresse.

—Je veux emporter tous mes bouquets et toutes mes couronnes, dit la petite fille.

Je me baissai pour les ramasser, et le comte m'y aidant, nos visages se touchèrent presque, nos regards se confondirent. Je me sentais de plus en plus troublée, et m'en voulais de l'être.

—Allons, il faut retourner auprès de ma tante, dis-je.

Et, me levant, nous reprîmes le chemin du château. Je tenais la main de l'enfant dans la mienne. Elle donnait l'autre à son père et nous marchions ainsi tous trois le long des vertes allées.

—Je compte sur vous pour dîner demain, dit Mme de Lermont quand le comte s'inclina devant elle en prenant congé.